

gine algérienne, donc assigné à l'islam et à l'adhésion à la cause arabe, malgré son athéisme résolu et ses opinions plus objectives que partisans sur le conflit israélo-palestinien (Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre est malheureusement un peu faiblard dans un rôle qu'on aurait souhaité plus affirmé et révélateur). L'opinion publique ne s'embarrasse pas de nuances en ces temps de deuxième Intifada (2002) ayant en France des répercussions désastreuses sur le comportement des communautés (échange d'insultes et d'horions, graffitis, synagogues ou mosquées endommagées...). Mais le film ne se focalise pas sur de classiques tourments amoureux éprouvés par la cadette, le sort de l'aînée y a sa place et finit par rejoindre le thème général par la déclinaison d'une autre situation féminine aboutissant à de mêmes constats, de même quêtes.

Beaucoup moins lisse que ne le laissait supposer une soumission d'épouse sous sa perruque pudique et sa tenue modeste, Mathilde (Elsa Zylberstein) va être secouée par un séisme imprévu : la trahison de son mari (Bruno Todeschini), époux volage malgré l'intransigeance de sa piété. Face à tant d'hypocrisie, les deux sœurs vont se retrouver dans une même démarche transgressive qui leur permettrait d'exprimer leurs désirs. Elles iront ainsi de concert "consulter" une spécialiste dans un bain public (Aurore Clément, inattendue femme du *mikvé*, ce bain rituel de purification, qui entre massage et message ne craint pas d'aborder les recoins



les plus secrets de la sexualité). On est un peu surpris de voir que ce film, souvent bouleversant et salutaire, se termine sur une note d'espoir plus que mitigée. Devant la montée des périls, la famille envisage, selon les vœux de la

mère, un départ pour Israël, comme un prolongement naturel et un aboutissement de l'exil. Une terre enfin promise après une diversion malencontreuse en France. Reste heureusement l'insoumission de Laura. ◀

Le plafond de verre

Documentaire français de Yamina Benguigui

► Depuis une dizaine d'années, Yamina Benguigui poursuit, avec compétence et sensibilité, une sorte de défense et d'illustration de la présence sur le sol français des immigrés d'origine maghrébine. Quelques réussites particulières ont jalonné ce parcours, notamment le triptyque documentaire *Mémoires d'immigrés, l'héritage maghrébin* (1997) et sa première fiction d'inspiration autobiogra-

phique *Inch Allah dimanche* (2001) avec Fejria Deliba, Zinedine Soualem et Jalil Lespert. Mais il faut aussi signaler le travail obstiné qu'elle fournit pour l'émission télévisée (France 2) "Place de la République" ou le documentaire *Aïcha, Mohamed, Chaïb... engagés pour la France* sur le sujet quasi tabou des jeunes beurs sous l'uniforme. *Le plafond de verre*, qui rassemble deux sujets diffusés sur Arte, élar-

git le propos de la réalisatrice puisqu'elle expose une situation discriminante qui touche l'ensemble des jeunes diplômés d'origine africaine, ressortissants d'anciennes colonies (Beurs du Maghreb et Blacks d'Afrique sub-saharienne). Jeunes appartenant à ce qu'on appelle, par facilité langagière très approximativement empruntée à d'autres contextes, les minorités visibles ou gens de couleur. Ils sont victimes des mêmes brimades et pourtant les critères de distinction habituels ne semblent pas fonctionner. En effet, les uns peuvent être blancs, les autres pas, passant par toutes les demi-teintes et les graduations de bronzage, les uns peuvent avoir des noms réparables (et surtout des prénoms en référence indubitable à l'islam) et les autres des noms plus anonymes empruntés au calendrier chrétien ou aux modes païennes et feuilletonesques (de Maurice à Mohamed en passant par Kevin, de Solange à Samia en passant par Samantha), ils ont d'autres points communs. Ils sont issus de familles nombreuses,

pauvres, mal installées dans la culture dominante. Ils habitent des quartiers stigmatisés. Ils sont sans ressources, sans réseaux, sans références... C'est ce cumul d'handicaps, peut-être plus encore que les "révélateurs au faciès" ou à "l'identité" qui va provoquer la plus insidieuse et injurieuse des discriminations, la discrimination à l'embauche et à l'emploi, à qualification égale.

Voilà bien le point névralgique du film. Car ces jeunes ne sont ni des rebelles ni des ratés. Ils ont joué le jeu, tant que faire se peut, de l'école (apparemment) gratuite, obligatoire et égalitaire. Ils ont tout misé sur les enjeux de la méritocratie et du pacte républicain. Ils ont fourni des efforts décuplés pour combler leurs lacunes. Ils sont pour beaucoup bardés de diplômes et se retrouvent néanmoins au bord de la route. Découragés ou résignés à se dévaloriser dans des emplois subalternes.

Sur toutes ces déconvenues, ces abandons, ces rejets, Yamina Benguigui a choisi des exemples flagrants. Comme d'habitude, elle le fait avec un talent (j'allais écrire un flair) très affiné de cinéaste. Dans le choix des personnages, comme des anecdotes. Ce qui fait que sa chronique des laissés-pour-compte est parfois plus convaincante que des écrits de sociologues ou des alignements de chiffres sur le même sujet. D'ailleurs, elle ne se prive pas, pour corroborer son exposé, de fixer des indicateurs (taux de chômage trois fois plus élevé que la moyenne nationale pour les enfants d'immigrés)

ni de nous livrer les réflexions pertinentes de Philippe Bataille, expert dans le domaine de l'emploi et des discriminations. Histoire de parer aux critiques et de démontrer que son film "*ne carbure pas seulement aux émotions*".

Et puis le film a un autre mérite, il n'est pas un recueil de complaints de *losers* ou de récriminations politiquement correctes. Certes le réquisitoire est implacable contre cette société qui se barricade derrière ses castes, ses cooptations, qui n'entrouvre ses portes que pour mieux baliser des parcours, qui intègre sans état d'âme la notion de classe sociale, mais, en même temps ou plutôt dans une sorte de second volet, il s'ouvre à l'espérance inusable. Le film renverse quelques cloisons, ouvre quelques brèches dans le fameux plafond de verre. Des associations militent, bagarrent. Des entreprises (la Fnac, la Redoute, Yves Saint-Laurent...) se prennent aux mots et passent aux actes. Les résultats sont souvent modestes et les emplois décrochés trop souvent subalternes. Mais pourquoi n'y aurait-il pas aussi un engrenage de la réussite ? Des voies ouvertes ? Des obstacles ébranlés sous les frappes de Yamina Benguigui qui aurait ainsi fait œuvre utile. En toute lucidité. Ne va-t-elle pas jusqu'à débusquer chez les victimes d'hier des comportements reproduisant les schémas dont ils ont eu à souffrir.

On ne dira jamais assez que le port de la cravate peut changer le rapport à l'autre et la vision du monde. ◀